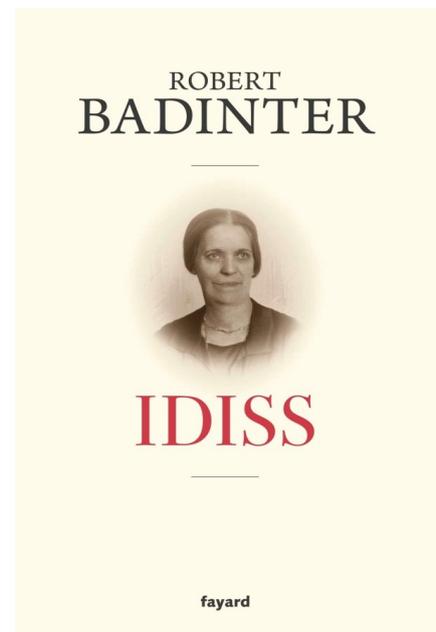


Robert BADINTER, *Idiss*,

Fayard, 2018, 236 pages¹

Robert Badinter retrace le destin de sa grand-mère, Idiss, qui fuit l'empire tsariste pour se réfugier à Paris en 1912. Elle y vit les plus belles années de sa vie avant d'être rattrapée par les affres de la guerre et le nazisme.

« J'ai écrit ce livre en hommage à ma grand-mère maternelle, Idiss. Il ne prétend être ni une biographie, ni une étude de la condition des immigrés juifs de l'Empire russe venus à Paris avant 1914. Il est simplement le récit d'une destinée singulière à laquelle j'ai souvent rêvé. Puisse-t-il être aussi, au-delà du temps écoulé, un témoignage d'amour de son petit-fils. »



La Croix le 13/11/2018 [La chronique de François Sureau²](#)

Robert Badinter, l'histoire de sa grand-mère Idiss est notre histoire

On l'appelait le Yiddishland. On y parlait un mélange d'allemand et d'hébreu, et ses Shtetl étaient répandus de l'Allemagne à la Russie, en Pologne, en Roumanie, en Hongrie et ailleurs encore. La folie meurtrière des hommes, incarnée à ce moment de l'histoire par l'Allemagne nazie et par ses associés, l'a emporté, et ce continent a disparu sous le temps. Nous nous aidons de Singer pour le faire revivre, mais que faisons-nous revivre au juste si ce n'est le monde de Singer ? Il reste un manque, des millions de manques peut-être.

Le livre que Robert Badinter consacre à sa grand-mère Idiss vient le combler par une manière de chef-d'œuvre, d'une sincérité coupante et sans apprêts. Proust pensait vraiment qu'il appartenait à chacun d'écrire sa Recherche du temps perdu. Badinter vient d'écrire la sienne, à sa manière. Elle aussi passe par les sensations, les émotions, le rapide souvenir de celle qui rentrait le soir dans sa chambre pour prier l'Éternel au plus profond de l'Occupation, de ses silences aimants, du regret qu'elle avait, à Nantes, de lui faire honte par cet accent qu'elle avait conservé, elle-même étant comme au-delà de l'étrangeté, du regard d'autrui, et le goût du chocolat de la « marquise de Sévigné », véritable madeleine, dont l'évocation se clôt par une phrase toute simple et qui plonge dans l'invisible. « Le sourire d'Idiss me disant en yiddish "mange, mon chéri, c'est si bon" me revient en mémoire. Et je regrette de ne pas lui avoir dit plus souvent combien je l'aimais. » Je peux bien vous avouer que ce livre m'a serré le cœur comme aucun depuis vingt ans à raison de cette retenue même.

¹ <https://www.fayard.fr/documents-temoignages/idiss-9782213710105>

² <https://www.la-croix.com/Debats/Chroniques/Robert-Badinter-grand-mere-Idiss-souvenir-cette-existence-2018-11-13-1200982740>

La force littéraire naît ici de l'absence totale de pittoresque. C'est l'absence de tout excès, de toute fioriture qui rend si poignant le souvenir de cette existence, jusqu'à faire souhaiter que l'Éternel existe en effet, et qu'il ait eu l'occasion d'accueillir Idiss et de la consoler. Car Idiss nous est devenue très proche. Elle invoquait l'Éternel comme une Bretonne le bon Dieu. Il n'est pas impossible que le remords des fautes ait entraîné nombre d'Européens, Français en particulier, à se passionner pour les « caractères juifs » du monde qu'ils avaient laissé disparaître, à les exagérer, mais cette fois en bien, pour en dire enfin du bien, comme par compensation. Mais il n'y a qu'une seule nature humaine et ce monde-là était pour l'essentiel semblable au nôtre. À s'en apercevoir, la faute en devient plus insupportable encore. D'autant que dans sa réserve, Badinter n'accable personne, relève que ses parents ont aimé le pays de l'affaire Dreyfus malgré les antisémites parce que dans aucun autre pays d'Europe, de grands esprits se seraient levés à l'époque pour rompre des lances en faveur d'un capitaine juif soupçonné de trahison, et, sous l'Occupation, rappelle les secours venus des « milieux populaires » ou des « chrétiens pratiquants ».

Cette histoire est la nôtre. Au long des générations, la famille de ma mère s'était liée avec des juifs venus d'Alsace au XVIIIe siècle. Leurs maisons étaient voisines. D'un côté des robins, des procureurs au Châtelet, de l'autre des commerçants. Les premiers aussi catholiques qu'on peut l'être, donnant des évêques et des dominicaines, les autres tout à fait juifs, mais personne n'en parlait et ils étaient les meilleurs amis du monde. Ils avaient formé une sorte d'orchestre, un quatuor je crois, et jouaient de la musique ensemble plusieurs fois par semaine, au long des années, des décennies, et plus encore. Les familles se renouvelaient. L'orchestre durait. La guerre a emporté ce monde-là. Pour nous cela ne fut pas si grave. Nous ne faisons plus de musique, voilà tout.

Ce livre habité par une tendresse et une douleur tressées ensemble au point d'en être indémêlables comporte un leitmotiv, qui revient souvent, selon lequel un homme ne pleure pas. Je n'aime pas la psychologie. Mais un instant j'ai cru voir d'où venait cette complexion qui m'avait toujours frappé chez Badinter, ce mélange non pas de l'éloquence – rien de plus facile – mais d'une compréhension presque mystique de la réalité des choses, avec ce visage « dur comme la pierre » devant l'injustice dont parle l'Écriture. Je me suis souvenu des pages inoubliables qu'il a consacrées à l'exécution de Bontems, quand le prêtre et le criminel qui se confesse sont les deux seuls à présenter des figures humaines, alors que tous les autres et d'abord les juges ont des têtes d'assassins. Lorsque le spectacle de mon pays m'attriste, en particulier par les critiques qu'il ne cesse de s'adresser à lui-même, je me réconforte en pensant que la réforme la plus indiscutable de ces cinquante dernières années, l'abolition de la peine de mort, a été faite par un juif dont la grand-mère a continué d'invoquer l'Éternel aux pires moments de sa vie et par un ancien élève des Maristes, tous deux aussi Français qu'on peut l'être et devenus par grâce enfants de la République.